

L'OBS

"Il faut être un génie pour être Rembrandt, pas pour acheter ses œuvres"



Une femme devant "le Portrait d'Anthonie Koopal" de Rembrandt, durant l'exposition "Chefs-d'œuvre de la collection Leiden", au musée de Louvre, le 17 février. (François Guillot/AFP)

L'écrivaine Sylvie Matton, qui a beaucoup écrit sur Rembrandt, rêvait de rencontrer le milliardaire Thomas Kaplan, qui les collectionne. Nous avons organisé leur rencontre.

Bernard Génies et Pascal Riché – Publié le 04 mars 2017

A l'occasion de l'exposition au Louvre de la collection Leiden, dédiée aux peintres du XVIIe siècle hollandais, l'écrivaine Sylvie Matton nous a proposé d'organiser un dialogue avec Thomas Kaplan, le milliardaire américain qui a

prêté au Louvre, pour cette exposition, une partie de sa fabuleuse collection, et notamment ses onze Rembrandt.

Sylvie Matton a vécu cinquans avec Rembrandt. Scénariste du film "Rembrandt", réalisé par son mari l'artiste Charles Matton, elle s'est plongée pendant de longs mois dans les livres et les archives retraçant la vie du peintre. Outre ce scénario, elle a écrit, "Moi, la putain de Rembrandt", aux éditions Plon, en 1999 (traduit en 17 langues) puis en 2014, l'histoire du vol d'un Rembrandt dans un musée français : "l'Homme à la bulle de savon", aux éditions Don Quichotte.

La rencontre a eu lieu devant un verre de sancerre, sous les arcades du Café Marly, installé dans l'aile Richelieu du Louvre. Ils se sont revus par la suite pour compléter l'échange.



Deux fans de Rembrandt, le milliardaire Thomas Kaplan et l'écrivaine Sylvie Matton, dialoguent en marge de l'exposition du Louvre. (Pascal Riché)

Sylvie Matton. On vous qualifie dans le monde de l'art "d'évangéliste de Rembrandt". Cette forme de reconnaissance vous convient-elle ?

Thomas Kaplan. C'est très généreux ! Il est vrai que j'ai tendance à m'impliquer entièrement quand j'embrasse une cause. Ce fut le cas pour mon plus important engagement, la conservation de la faune sauvage. C'est aussi le

cas dans mes affaires ; et ce l'est, bien sûr, concernant l'art. Pas seulement dans le fait de collectionner, mais aussi de prêter nos œuvres aux musées du monde entier et, à présent, de sensibiliser le public à cet art. Quand nous nous engageons, ma femme Daphné et moi, c'est avec passion.

Comment faire cohabiter collection et passion ?

Nous choisissons toujours les œuvres par passion, mais Daphné et moi sommes toujours prudents quand le discours ambiant célèbre soudain le collectionneur. Il faut être un génie pour être Rembrandt, pas pour acheter ses œuvres. L'idée qu'un collectionneur puisse se retrouver sur le même promontoire que l'artiste de son choix reflète un formidable égocentrisme, si caractéristique de notre époque. Nous ne nous sommes jamais prêtés à ce jeu.

Vous êtes probablement tous deux les acheteurs les plus "agressifs" de tableaux de maîtres anciens depuis le début du XXIe siècle, et cependant vous étiez encore récemment inconnus dans le monde de l'art et au-delà.

Nous avons choisi d'être anonymes et, assez naïvement, voulions le demeurer. Ma femme et moi avons appelé notre collection la "Collection Leiden", en hommage à Rembrandt et à sa ville natale. Toutes les œuvres prêtées à d'innombrables musées ont été exposées sous la mention anodine de "collection privée". Notre objectif ne concernait que les artistes, pas les collectionneurs. Voilà pourquoi notre nom n'apparaissait nulle part, nous n'avons jamais dévoilé jusqu'à présent l'envergure de notre collection, ni même donné une seule interview.

Mais alors, pourquoi ce changement soudain ?

Nous avons décidé que, au-delà du fait de partager nos peintures avec un large public, nous devons également partager la connaissance qui est attachée à cette peinture du XVIIe siècle hollandais. Il nous fallait dès lors choisir entre dispenser cette érudition et demeurer anonymes. Nous étions prêts à franchir le Rubicon, mais plutôt que de publier de grands beaux-livres, nous voulions rendre l'information gratuitement accessible à tous... étudiants, professeurs, conservateurs, marchands, collectionneurs, maisons de ventes.

Notre collection, créée avec passion, est unique. Elle reflète bien la profondeur et l'ampleur de l'art que nous aimons, et peut se révéler d'un grand intérêt pour des chercheurs. On ne peut posséder ne fût-ce qu'un Vermeer ou un Fabritius - sans compter une douzaine ou plus de Rembrandt, Dou ou Van Mieris de grande valeur - et imaginer demeurer en dehors de l'histoire. Il y a fort longtemps que personne ne collectionne comme nous le faisons, c'est une évidence. Aussi, pour mener ce projet à son terme, il nous a fallu sortir du bois, comme on dit.



"C'est grâce à notre exposition au Louvre que ma femme et moi avons pu voir tous les Rembrandt de la collection Leiden réunis". Thomas Kaplan au Louvre, le 17 février. (François Guillot/AFP)

Vous êtes passionnés par votre collection, mais cependant ne vivez pas avec vos peintures, chez vous à New York. Pas même une sur vos murs ?

Pas une seule. Ma femme et moi avons choisi de ne pas vivre avec ces peintures. J'aimerais dire que nous avons longuement discuté avant de prendre cette décision, ce serait plus romanesque. Mais en fait, cela ne nous a pas traversé l'esprit, c'était tout simplement impossible. A partir du moment où notre collection est devenue si importante, son intérêt était tout sauf personnel et matérialiste. Le propos de cette collection est de prélever des peintures dans le privé afin de les projeter dans le domaine public.

Comprenez-moi bien... acheter des œuvres d'art d'une telle importance est grisant. Mais, peu à peu, au-delà de l'acquisition elle-même, c'est le fait de les prêter à des musées qui nous importe. Certaines ne restaient à New York que quelques jours ou une semaine après leur acquisition, elles étaient immédiatement envoyées à des musées, qui les attendaient pour les donner à voir à un vaste public. C'est grâce à notre exposition au Louvre que ma femme et moi avons pu voir tous les Rembrandt de la collection Leiden réunis. C'est tout simplement merveilleux de les voir accrochés ensemble dans un même espace.

Sans oublier les autres peintres, de l'école de Rembrandt.

Oui, nous mettons en évidence tous les artistes que nous aimons, collectionnés avec autant de passion que Rembrandt : Jan Lievens, Gérard Dou, Gabriel Metsu, Ferdinand Bol, les Van Mieris, Godfried Schalcken, Jan Steen, entre autres...



Ferdinand Bol (1616-1680) "Eliézer et Rébecca au puits", 1645.
(New York, The Leiden Gallery)

Quelle est la prochaine étape pour la collection ?

Après Paris, où nous montrons 30 peintures dans l'exposition "Collection Leiden" et 4 dans l'exposition Vermeer, nous enverrons environ 70 peintures à Pékin, Shanghai et Abu Dhabi, en passant sans doute par la Russie. Les quelques 200 tableaux restants seront, comme par le passé, à la disposition des musées. Mais les peintures mises en lumière voyageront probablement durant des années.

C'est une merveilleuse opportunité de présenter l'art du XVIIe hollandais en Asie et au Moyen-Orient. C'est comme une relation culturelle basée sur des éléments que nous partageons, qui établira des rapprochements nous liant en une humanité commune. Quand j'y pense, cela me touche beaucoup, particulièrement en cette époque où le monde subit une telle vague d'intolérance, de bigoterie et d'irrespect, les gens brûlant des ponts au lieu d'en construire...

Pour vous, Rembrandt serait donc aujourd'hui un pont, un passage entre des peuples, entre des cultures différentes ?

Sans aucun doute. Rembrandt est aujourd'hui glorifié comme l'une des personnalités les plus brillantes et importantes dans l'histoire de l'art, et ce pour de bonnes raisons. Par nature et par son art, il était un révolutionnaire. C'est en cela qu'il est un interlocuteur idéal pour dialoguer avec d'autres cultures et civilisations.

En quoi sa peinture est-elle si révolutionnaire ?

Pour la première fois dans l'histoire de l'art, la peinture parle d'elle-même. En d'autres termes, comme Malraux l'a si bien exprimé, Rembrandt est le premier à toucher à l'âme avec sa peinture. Il va bien au-delà du sujet, qui n'est plus qu'un prétexte, pour atteindre une vérité plus profonde. Si l'on regarde de près la trajectoire de son art, il va toujours plus loin dans sa peinture, à la recherche de son propre concept de beauté. C'est pourquoi il a influencé tant de générations. En se libérant des conventions artistiques classiques, il a libéré

d'autres artistes, les incitant à repousser toujours plus loin leurs propres limites, et à cerner la vérité dans leur quête de beauté.

Van Gogh a écrit, à propos de Rembrandt : "Il faut être mort plusieurs fois pour peindre ainsi."

C'est tellement juste. André Malraux l'a défini comme un prophète. Fascinant comme, donnant à voir le passé, Rembrandt révèle le futur. Quant à Gide, il fit à Dostoïevski un magnifique compliment en affirmant qu'il était le plus grand romancier parce qu'il écrivait comme Rembrandt peignait.

Rembrandt est sans aucun doute un point d'ancrage majeur sur la trajectoire de l'histoire de l'art. Il fut un libérateur, un révolutionnaire. Ses admirateurs, ses successeurs et héritiers sont légion, de Goya à Picasso, Turner, Bacon et Zeng Fanzhi, l'un des artistes chinois les plus importants de notre époque... Je ne vois pas quel artiste d'aujourd'hui pourrait avoir le même impact dans 100 ans, mais je suis certain que dans 400 ans Rembrandt sera toujours Rembrandt.



Rembrandt (1606-1669) "Autoportrait au regard plongé dans l'ombre", 1634.
(New York, The Leiden Gallery)

Vous vous référez à l'art contemporain et à ses artistes, mais le collectionner ne vous intéresse pas.

Je m'intéresse à l'art contemporain, mais effectivement pas pour le collectionner, ce qui est très différent. J'apprécie une multitude d'artistes que j'ai eu le privilège de rencontrer, comme Damien Hirst, Jeff Koons ou John Currin. Et j'adore le travail de Bill Viola et de Jenny Saville. Mais ils ont déjà de très nombreux admirateurs qui les collectionnent.

D'après vous, Rembrandt devrait-il être estimé sur le marché de l'art davantage que ne le sont certains artistes contemporains ?

Je le pense, mais au bout du compte, c'est le marché lui-même qui décide. Il y a 40 peintures de Rembrandt dans des collections privées, sur 350 reconnues comme étant de sa main. Est-il acceptable que des artistes vivants, dont on ne sait quel sort l'avenir leur réservera, vailent davantage aujourd'hui qu'un des maîtres les plus sublimes et influents de l'histoire de l'art ? Sans doute pas. Mais ce fut aussi ma chance que ce que nous aimons si sincèrement soit sous-estimé. Nous avons bénéficié d'une absurdité du marché, et nous lui en sommes reconnaissants : elle nous a offert la liberté de satisfaire notre goût.

Des tableaux de Rembrandt sont-ils un bon investissement ?

Ce ne sont certainement pas des considérations financières qui nous ont incités à collectionner. Il y a la vie des affaires et la vie privée, l'art fait partie de celle-ci. Cela dit, je n'ai jamais douté que la valeur de cet art était pérenne. Et, à voir les fluctuations du marché ces dernières dix années, je suis persuadé d'avoir fait un excellent investissement. Mais ce n'est pas le principal. A mes amis qui collectionnent de l'art contemporain, je dis souvent : "Si vous achetez ce que vous aimez, vous ne pouvez pas vous tromper. Mais si vous espérez découvrir le prochain Rembrandt, Picasso ou Bacon, alors soyez prudents".

Si, comme l'a écrit Shakespeare, le passé est un prologue, la plupart de l'art d'aujourd'hui sera considéré d'ici quelques générations comme un dérivatif de peu de valeur. Ce n'est pas une mise en accusation de notre génération, c'est souvent le cas. Un infime pourcentage de la production du Siècle d'or

hollandais a aujourd'hui quelque valeur. Deviner quel sera le goût des générations futures est très difficile, sinon impossible.

L'Obs. Pensez-vous que si vous aviez vécu au temps de Rembrandt, vous auriez été un de ses collectionneurs, un commanditaire, peut-être même un mécène, ou que, comme vous le faites aujourd'hui, vous vous seriez tourné vers le passé pour acheter de la peinture moyenâgeuse ?

J'espère que j'aurais apprécié l'art de Rembrandt. Je n'aurais peut-être pas eu la clairvoyance nécessaire pour reconnaître son génie si je découvrais ses peintures, comme l'avait fait Constantin Huygens, le secrétaire du prince d'Orange. Alors, qui sait, j'aurais peut-être voulu acheter des Jérôme Bosch !

Mais sincèrement, me souvenant de ce moment décisif de ma première rencontre avec Rembrandt au Metropolitan Museum, à l'âge de six ans avec ma mère, je m'imagine assez bien reconnaissant le talent de Rembrandt si j'étais entré dans son atelier ou si j'avais vu ses œuvres sur les murs d'un ami. La bourgeoisie hollandaise, alors très cultivée, savait reconnaître le talent, et même le génie de Rembrandt. Aussi, en imaginant que j'aurais pu être un notable, je ne prends pas beaucoup de risques en affirmant cela.

Sylvie Matton. Dans la dernière période de sa vie, plus il est dépouillé de ses biens et misérable, plus sa peinture devient une pâte riche et onctueuse, comme de l'or. Le ressentez-vous aussi ?

Littéralement. En tant que collectionneur, je vis un immense privilège avec nos tableaux, doublé d'une tolérance extrême qu'on réserve normalement uniquement aux restaurateurs et à quelques universitaires : je peux toucher la peinture. Alors qu'un effleurement ne saurait abîmer une peinture à l'huile - et d'évidence je ne me permettrais pas un tel geste s'il devait nuire un tant soit peu à la peinture - pouvoir ainsi ressentir la pâte procure une sensation très particulière. C'est là qu'on ressent vraiment, qu'on peut approcher au plus près, jusqu'à toucher l'esprit de l'artiste. Il est si évident que Rembrandt adorait la matière de la peinture... Il savait s'en servir comme personne, et

c'est un bonheur que d'expérimenter ainsi sa passion de la pâte picturale, épaisse et onctueuse.

Vous avez déjà prouvé, sur des sujets aussi différents que la préservation d'animaux sauvages ou dans le domaine médical, que vous êtes un philanthrope. Votre propos de collectionneur, qui partage sans cesse les œuvres récemment acquises, est également altruiste. Pensez-vous aimer la peinture de Rembrandt principalement pour les œuvres elles-mêmes, mais aussi à cause de l'homme, de son destin et de ses choix de vie ?

Par ma formation d'universitaire mais aussi d'homme d'affaires, ma première approche est celle d'un historien. J'ai tendance à lire tous les textes universitaires, jusqu'aux notes de bas de page, je compare les biographies pour voir si quelque chose m'a échappé. Alors oui, l'homme m'intrigue. Je pense que, si j'avais vécu à l'époque de Rembrandt, j'aurais apprécié l'homme. Son arrogance légendaire, la liberté dans sa vie et ses amours, dans son art surtout, m'auraient fasciné. L'arrogance ne me séduit pas, a priori, et n'est certainement pas reconnue comme une vertu, mais elle me dérange peu si elle émane d'un immense talent. Ceci dit, la véritable histoire qui m'importe est celle que l'on retrouve dans ses œuvres mêmes, c'est bien la puissance de l'esprit de l'artiste qui me bouleverse avant tout.

Quand Constantin Huygens entend parler de lui et le découvre très tôt dans la ville de Leiden, Rembrandt a 27 ans, Huygens 25. Il lui commande bientôt trois peintures de la Passion. Cependant, Rembrandt n'a-t-il pas par la suite déçu Huygens, de même qu'il fut déçu par lui ?

Leur relation fut sans aucun doute complexe. Quand Huygens passe commande à Rembrandt - de même qu'à Lievens, son compagnon d'atelier de Leiden - il est notoire qu'il leur reproche de refuser de suivre ses conseils et de voyager, et notamment de faire le tour d'Italie, qui est alors de rigueur pour les peintres du Nord. Rembrandt refusait de suivre ses conseils. Il refusait de faire le voyage qui s'imposait alors, Rembrandt n'obéissait pas aux ordres, il était un homme libre. Il quittera Leiden pour Amsterdam, Lievens ira à Anvers puis à Londres. Quand on voit ce qu'il advint de la peinture de Lievens après son

départ de Leiden, on ne peut que se réjouir que Rembrandt ne soit pas parti très loin... et surtout n'ait jamais compromis son intégrité.

Vous collectionnez d'innombrables peintures de ses élèves, mais, mis à part Gérard Dou, vous ne collectionnez pas toute la trajectoire de leur œuvre, seulement les peintures les plus rembrandtesques, vous arrêtant quand ils adoptent le style à la mode.

C'est vrai. Nous aimons les tableaux de Govert Flinck et de Ferdinand Bol autant que ceux des autres artistes que nous collectionnons intensément, mais ils nous perdent quand ils choisissent le "style continental". Ainsi, possédons-nous un tableau de Flinck, à nos yeux le plus magnifique, son autoportrait de 1643. Son hommage révérencieux à Rembrandt est si clair, et révèle dans le même temps une virtuosité personnelle éblouissante.



Govert Flinck, "Autoportrait". (The Leiden Collection)

Comparons avec des peintures postérieures. Quand Flinck peint Margaretha Tulp, il semble avoir délibérément oublié tout ce qu'il a appris dans l'atelier de Rembrandt.

On peut comprendre qu'on veuille se libérer, trouver sa propre voie, voire produire ce que demande le client. C'est un choix raisonné. Mais l'histoire juge sévèrement les compromissions.

Ce phénomène est encore plus problématique avec Lievens, ami d'enfance de Rembrandt, vivant près de chez lui à Leiden. Son "Jeune homme au turban", qui est dans la collection, de même qu'un merveilleux autoportrait, une de nos plus sublimes peintures, égalent et surpassent même l'art de Rembrandt, à ce moment précis. Puis Lievens quitte Leiden pour Anvers et Londres et change totalement de style.



Jan Lievens (1606-1674) "Garçons à la cape et au turban", vers 1631.
(New York, The Leiden Gallery)

En revanche Aert de Gelder, le dernier élève de Rembrandt, est resté loyal à son maître et à son art.

La loyauté d'Aert de Gelder à la trajectoire de Rembrandt est une des raisons pour lesquelles j'adore son travail. Sa peinture est vraiment merveilleuse et audacieuse, elle annonce l'impressionnisme et même l'expressionnisme. Il peint avec du *wet-on-wet* qui est aussi grisant qu'un Cy Twombly. C'est superbe ! J'ai entendu, il y a quelques années, une interview de John Currin, un peintre que j'apprécie beaucoup. A ma grande stupéfaction, il a soudain dit combien les peintures d'Aert de Gelder le bouleversaient. Nous sommes très peu nombreux à connaître et admirer les peintures d'Aert de Gelder et à même savoir prononcer son nom !

Certains sont prêts à commettre des choses insensées pour avoir un Rembrandt. En un siècle, 80 tableaux de Rembrandt ont été volés dans des musées, des institutions et même des maisons privées. Avez-vous vous-même jamais eu l'envie de posséder un tableau accroché dans un musée ?

[Rires]. De l'avoir dans la collection oui, de le voler non ! L'idée même de subtiliser un tableau dans un musée ne m'a jamais effleuré, puisque notre propos est justement de les prêter sans cesse aux musées afin qu'ils soient vus, partagés avec le plus grand nombre. Mais les acheter, peut-être...

Quels seraient alors les trois ou quatre Rembrandt que vous aimeriez acquérir s'ils n'appartenaient pas à des musées ?

"Le Retour du fils prodigue", "le Festin de Balthazar" et le "Portrait de Jan Six". J'ai failli oublier "Claudius Civilis" ! Il y en a encore plein d'autres, bien sûr.

Avez-vous jamais imaginé renvoyer à Rembrandt le "Claudius Civilis" ?

Ce n'est pas très honnête, Sylvie ! Vous savez bien que je vis un grand fantasme à propos de cette peinture.



"La Conjuración de Claudius Civilis" de Rembrandt, exposé à la National Gallery de Londres en 2014.
(Kirsty Wigglesworth/AP/SIPA)

Pourriez-vous me le répéter, afin que j'imagine bien la scène ?

C'est un rêve que j'ai fait. Rembrandt me confie que les notables du nouvel Hôtel de Ville avaient refusé cette peinture et allaient la lui retourner. Elle est tellement immense qu'il doit la découper. Sur place, je lui propose aussitôt de la lui acheter... entière. Dans mon rêve il est d'accord, ça le met en joie. J'achète l'œuvre et la préserve dans son intégralité pour les futures générations.

Il y a tant d'histoires de chefs-d'œuvre qui, en leur temps, furent incompris et rejetés. Mais ils sont peu nombreux à avoir été aussi maltraités. Rembrandt en a découpé les trois-quarts. C'est tragique. Pour l'image peinte mais aussi pour l'histoire de son rejet - une parfaite métaphore pour Rembrandt à la fin de sa vie - il se pourrait bien que ce soit ma peinture préférée.

Propos recueillis par Bernard Génies et Pascal Riché

"Chefs-d'œuvre de la collection Leiden. Le siècle de Rembrandt" et "Vermeer et les maîtres de la peinture de genre", au Musée du Louvre jusqu'au 22 mai.

L'Obs

4 March 2017

Bernard Génès

“It Takes a Genius to Be Rembrandt, Not to Buy his Paintings” – A Dialogue between Thomas Kaplan and Sylvie Matton

Sylvie Matton, who has written extensively about Rembrandt, always dreamed of an exchange with billionaire Thomas Kaplan, a prominent collector of the Dutch master. We organized it.

On the occasion of the Louvre exhibition of the Leiden Collection, dedicated to Dutch painters of the 17th century, author Sylvie Matton proposed to us to organize an exchange with Thomas Kaplan, the American billionaire who lent to the Louvre a part of his extraordinary collection for this particular exhibition, including eleven Rembrandts.

Sylvie Matton pretends she lived with Rembrandt for five years. Scriptwriter of the film "Rembrandt", directed by her husband, artist Charles Matton, she researched for many months various books and archives retracing the painter's life. She also wrote "Rembrandt's Whore", published in 1999 and translated into 17 languages, and "The Man with the Soap Bubble" in 2014, which tells the story of an incredible robbery at a French museum involving a Rembrandt painting.

The meeting between Matton and Kaplan took place over a glass of Sancerre, under the arcades of the Café Marly, by the Richelieu wing of the Louvre. They met again later on to complete the following exchange.

Sylvie Matton: In the art world people are taking to calling you “Rembrandt’s Evangelist.” Is this the type of recognition that suits you?

Thomas Kaplan: It is generous. My championing of Rembrandt is built on the scholarship and encomia of those who have preceded me. Indeed my nature is such that when I am “in”, I truly go “all in”. It has been that way in my greatest pursuit – namely, wildlife conservation. It has been that way in our businesses. And so it has been in art, not simply in the collecting, but also in the private deployment of our works to museums and, now, public advocacy. When my wife and I commit, it's always with great passion. When we love, we love deeply.

How does your love merge with your collecting?

Our choices were always born out of passion, out of a real engagement. However, Daphne and I are always cautious when the discussion seems to veer towards “a cult” regarding the collector. It takes a genius to be Rembrandt, not to buy his paintings. The idea that the collector should be placed on the same pedestal as the artist, or even in close proximity, is simply a reflection of the truly extraordinary egocentrism that characterizes our generation. That cloak doesn’t suit us.

You have probably been the most aggressive buyers of Old Masters since the turn of the century and yet, until recently, you were not known in the broader art world. Was that by choice?

Completely. We were deliberately anonymous and, candidly, we hoped to stay that way. My wife and I called our collection the “Leiden Collection” in honor of Rembrandt and his birthplace. The lending library that we created for dozens of museums made its loans labeled innocuously as “private collection”. The engagement was, to paraphrase Charles Saatchi, about the artists, not the collectors. That is why we never acknowledged the scope of our collecting, or ever once gave an interview.

What changed?

The decision to not only share our paintings but also all the data we had on them meant we had to choose between the principle of scholarship or anonymity. It was binary. We had no desire for large coffee table books, but rather, if we were going to “cross the Rubicon”, it was to make all the information freely available to everyone – including students, teachers, curators, dealers, collectors, auction houses, etc. Once we decided it was better to put it all online, we knew that our world would be different. The passion that led us to create this collection – so unique in both the depth and breadth of the artists’ representations – actually could be invaluable to researchers. But one simply cannot have a unique Vermeer or Fabritius – not to mention “double-digit” Rembrandts, Dous, and Van Mierises – and expect to remain out of the storyline. It has clearly been a long time since people collected like that. So, as we say, “we came out.”

You are evidently passionate about your collection, but you don’t live with your paintings at home in New York. Not even one?

Not even one. My wife and I chose not to live with these paintings. I’d like to say we struggled with the decision...though it sounds more dramatic! It really never even occurred to us to do so. We simply couldn’t. Once we started gathering momentum as collectors, it became clear that there was a higher purpose to the exercise than materialism for its own sake. We saw ourselves as taking paintings out of the private sphere and putting them back into the public domain. Don’t get me wrong. Buying great art is exhilarating. Our sense of purpose, however, became less and less about the acquisition and more and more about lending these works of art to museums. Sometimes paintings stayed for only a few days or a week in New York after they were acquired. They were immediately sent on loan to museums that needed them, for the general public to enjoy. Thanks to our exhibition at the Louvre, it is the first time that my wife and I can see all the Rembrandts of the Leiden Collection reunited. It’s simply beautiful to see them together in one place.

Not to mention other artists from the Rembrandt School...

Yes. We are highlighting all the artists that we have loved, and in most cases collected, as deeply as Rembrandt: Lievens, Dou, Metsu, Bol, the Van Mieris, Schalcken, Steen and others...

What is next for the Collection?

After Paris, where we are exhibiting some thirty paintings in our solo exhibition and four in the Vermeer show, we shall be sending closer to seventy paintings to Beijing, Shanghai, and likely Russia before reaching Abu Dhabi. The balance of the 200 or so paintings in the collection will still remain available for museums as they have in the past. But the show of highlights will likely travel for years. We see the journey as a fantastic opportunity to showcase Dutch art from the 17th Century in Asia and the Middle East, building on the shared aspects of our cultural relationship and the ties that bind us together in a common humanity. This very idea moves us deeply – especially now, in our time, when the world is witnessing such an upsurge in intolerance, bigotry and disrespect... people burning bridges instead of building them...

Would it be fair to say that you see Rembrandt as that bridge?

Yes, precisely. Rembrandt is revered as one of the greatest and most important figures in the trajectory of art, and for good reason. He was, whether by design or by nature, a revolutionary. As such, he is perhaps a uniquely qualified interlocutor with other cultures and civilizations.

How was his painting so revolutionary?

For the first time in the history of Art, the painting spoke for itself. To put it another way, as Malraux phrased it, Rembrandt was the first to “touch the soul” with his paintings. He went well beyond the subject matter, which is only a pretense of sorts, to reach a more profound truth. As one watches the trajectory of his career, he always stretched further and further in his painting, ultimately to find his own concept of “beauty”. That is why he exerted such an influence on future generations. By throwing off the confines of classicism, he freed others to push their own boundaries in the pursuit of beauty through their own conceptions of truth.

Van Gogh wrote, in reference to Rembrandt: “One must have died many a time to paint like this.”

True. André Malraux described Rembrandt as a prophet. He drew from the past in order to unleash the future. What an exciting thought. Of course, he came to be seen as a metaphor for virtuosity. André Gide once made a wonderful compliment to Dostoyevsky by claiming that he was the greatest novelist because his literary portraits were similar to those which Rembrandt painted.

You reference contemporary art and artists, but claim that you are not interested in collecting contemporary art.

I am interested in contemporary art, but I am not looking to collect it – an important nuance. I very much appreciate a multitude of artists that I have had the privilege to meet – Damien Hirst, Jeff Koons, and John Currin to name a few, and I love the work of Bill Viola and Jenny Saville. But they have plenty of admirers to collect them.

Should Rembrandt be more valuable than contemporary artists?

I would argue he should be, but in the end it is the market that makes those judgments. There are perhaps 40 Rembrandts in private hands out of, say, 350 paintings accepted to be by his hand. Should living artists who may or may not stand the test of time be valued more highly than one of the most transcendent and influential figures in art? To my mind, probably not. But it has been my good fortune that what we truly love is valued the way it is. We have been beneficiaries of market inefficiency. Indeed, we are grateful for the anomaly that has allowed us the freedom to indulge in our passion.

Do Rembrandts make a good investment?

Our collecting has never been driven by investment or financial considerations. There’s a business life, and a more private life. Having said that, I have never doubted that this would be a fine investment in that it would always maintain its value. As I survey the way the market has changed over the last decade, I am prepared to go further. I believe it has been an excellent investment. To my friends who collect contemporary art, I often say: “If you buy what you love then you can’t go wrong. But should you be hoping to discover the next Rembrandt or Picasso or Bacon, you should also be careful.” If, as Shakespeare wrote, “what’s past is prologue”, generations hence, most art from this period ultimately will be deemed derivative and of little value. This is not an indictment of our generation. It is often the case. If more than a few percentage points of the output of the Dutch Golden Age were still deemed to have any value, I would be surprised.

Is it not the historian, rather than the collector, who is talking here, by projecting his own fascination into the future?

Though we live with the burden of debunking “fake news” and even “alternative facts”, facts remain facts. Historians know the difference. We live in the selfie culture and are possibly the most solipsistic

generation in the history of humanity. As such, divining the taste of future generations is very, very difficult if not completely impossible. They too will have their own conception of taste and art. I wrote about this in a rather lengthy essay, a first-hand account of collecting in our time, for the online catalogue of the Collection. The cardinal rule remains as follows: buy what you love. We certainly did.

L'Obs: Do you think that if you had lived during Rembrandt's time, you would have been one of his collectors, a patron or even a benefactor, or would you have turned your gaze towards the past, in order to buy medieval paintings?

Truly great question! I would hope the former. Nonetheless, as I am not a collector of contemporary art in my own time – which would be implied by the premise of your question – I might not have had the insight to see the genius right before my eyes, as say, Constantin Huygens did. So, who knows, I might have been trying to buy Hieronymous Bosch! Even so, remembering that transformational moment when I first encountered Rembrandt as a six year old child, at the Metropolitan Museum with my mother, gives me encouragement that I would have recognized Rembrandt's worth had I entered his studio or seen his works on a friend's wall. It is a reasonable assumption. The bourgeoisie was educated and knew how to recognize talent, even the genius of a Rembrandt. So giving me the credit that I might have been bourgeois, I reckon I am on safe ground here!

Sylvie Matton: In the last period of his life, the more he is stripped of belongings and miserable, the more his painting becomes a rich and smooth paste, like gold. Do you feel that?

Yes, not just figuratively but literally. As a collector, I have one great privilege with our paintings, a very indulgent one normally reserved for restorers and academics: I can touch it. Though a slight touch can't damage an oil painting, and obviously I would never indulge if it could remotely harm the painting, it's a special sensation to feel the paint. That's when you really sense you are getting as close to the artist as possible, when you're able to touch the artist's spirit. It is so very obvious that Rembrandt loved paint. He knew how to use it like no one else, and his passion for thick impasto is a joy to experience.

You've already proved, on such varied topics as wildlife conservation or in the medical field, that you are a real philanthropist. Your position as a collector who shares the works at all times is also an altruistic one. Do you believe you like Rembrandt's paintings primarily for the works themselves, or are you touched by the man, his journey, and the choices he made in his life?

By academic and even business background, I have a historian's approach. I tend to read all the academic literature on a subject, including the footnotes and the bibliographies to see if something has escaped me. So yes, the man intrigues me. I think that if I had lived in the era of Rembrandt, I would have appreciated the man. His legendary willfulness, his liberty in life and in love, especially in his art, would have been fascinating to behold. Arrogance is not particularly attractive, and certainly is not recognized as a virtue, but its demonstration does not bother me very much as long as it is matched by a transcendent talent and social utility. Having said all that, the real story here is found in the works themselves, and it has always been the power of the artist's mind that truly moves me.

When Constantin Huygens, the Prince's Secretary, hears about Rembrandt and discovers him very early on in his native town of Leiden, Rembrandt is 27, Huygens 25. He commissions the production of three paintings from the Passion. Still, doesn't Rembrandt disappoint Huygens? And doesn't Huygens disappoint Rembrandt?

Well, it's certainly a complicated relationship. When Huygens engages Rembrandt – and Lievens – he famously chides them for refusing to follow his advice to travel widely, and to make the exploratory trip to Italy that was then *de rigueur* for northern painters. Rembrandt did not obey orders well; he wanted to

be a free man. Thankfully. If one looks at what happens to Lievens' work subsequent to Leiden, one is glad that Rembrandt didn't go very far...or at least did not compromise his integrity.

You collect the works of his pupils very extensively but, other than Dou, you do not collect their entire arc and stay with the most Rembrandtesque of their works, ending when they start developing their "trendier" style.

That's true. We love the works of Govert Flinck and Ferdinand Bol as much as many of the other artists we collect in great depth, but once they give in to the "Continental Style", they lose us. Thus, for us, and we are fortunate to have it within the Collection, Flinck's most magnificent work is his own Self-Portrait from 1643. His tipping of the hat to Rembrandt is so clear, and yet with a verve, all his own, that is brilliant.

Contrast that with his later works. When Flinck paints Margaretha Tulp, he seems to have deliberately forgotten all that he has learned in Rembrandt's studio. I get that. One wants to break away, not to mention give the client what they want. So it is certainly a reasoned choice. But history is a harsh judge of compromises. This phenomenon becomes even more problematic with a peer rather than student, Jan Lievens, a childhood friend of Rembrandt when they were living in Leiden. His "Young Man in a Turban", found in the Collection, as well as his fabulous "Self-Portrait", one of our most stunning images, matches and even surpasses Rembrandt's art at that moment. But then Lievens leaves Leiden for Anvers and London and completely changes style. Some of the work remains interesting. Still, if Lievens had died in the devastating explosion of the Delft gunpowder magazine like Carel Fabritius, his legacy would not only now be experiencing the positive reappraisal he deserves.

In contrast, Aert de Gelder, Rembrandt's last student, stayed loyal to his Master and to his art.

De Gelder's loyalty to Rembrandt's trajectory is one of the reasons I adore his work. It is truly wonderful and bold, presaging impressionism and even expressionism. He paints with a "wet in wet" that is as exhilarating as a Cy Twombly. Gorgeous. A few years ago, I heard an interview with John Currin, a painter that I like very much. And to my amazement he said how much he was moved by the paintings of Aert de Gelder. There are only very few of us that know to admire or that can even pronounce the name of Aert de Gelder! I eventually met John through my friends Richard and Sharyn Hurowitz, all of whom visited our gallery space with John's wife, Rachel Feinstein.

People go to great length to get Rembrandts. Within a century 80 Rembrandt paintings were stolen in museums, institutions, and even private homes. Have you ever wanted to possess a painting that was hanging in a museum?

(Laughing) To have it in the collection, yes, to steal it, no! The very idea of stealing a painting in a museum never crossed my mind, because our aim is precisely to lend paintings to museums so that they can be seen and shared with the greatest number of people. But to buy them, maybe...

What are three or four of the Rembrandt paintings that you would wish to acquire if they were not already in museums?

"The Return of the Prodigal Son", "Balshazzar's Feast", and "The Portrait of Jan Six". I almost forgot "Claudius Civilis"! There are many more, of course.

Would you have imagined returning the Claudius Civilis?

(Smiling) That's not fair, Sylvie. You know that I have a fantasy regarding that painting.

Go ahead. Would you please repeat that story?

My dream is that Rembrandt confides in me that the notables of the Town Hall are returning this immense painting that he says he now needs to truncate, and that I offer to buy it from him on the spot....uncut. In my dream he happily agrees and I purchase and preserve the work in its entirety for future generations. History is replete with masterpieces rejected in their time. But few have been so crushingly treated. He cut it down by three quarters. Tragic. In terms of the image and the story about its rejection – such a perfect metaphor for the late Rembrandt himself – it may well be my favorite painting.

"Masterpieces from the Leiden Collection – The Age of Rembrandt" and "Vermeer and the Masters of Genre Painting", at the Louvre Museum until 22 May.